

FURUKAWA Hideo

SOUNDTRACK

Roman traduit du japonais
par Patrick Honoré

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS FINANCIER
DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Alors Belka, tu n'aboies plus ?
Ô chevaux, la lumière est pourtant innocente*

Titre original : *Soundtrack*

© 2003, Hideo Furukawa

© 2015, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1110-3

0

Le temps d'un clin d'œil, son père avait quitté son champ visuel. Assis sur la banquette arrière du cruiser, le fils, six ans, chercha des yeux son père que la mer avait fait disparaître comme par prestidigitation. Il ne reverrait plus jamais le dos de celui qui tenait le volant. Le bateau qui avait soudain perdu tout contrôle commença à tournoyer sur lui-même. Des ondulations de forte amplitude se mirent de la partie. Vint une seconde rafale latérale. Le garçon, cramponné au garde-corps, s'accroupit et regarda, ahuri, image par image, le contenu du cockpit se déverser à la mer. Il n'eut pas besoin qu'on lui explique que son père s'était fait emporter précisément de la même façon par un paquet de mer, giflé par le vent, puis éjecté à bâbord. La pluie cingla le front et frota les oreilles qui la défiaient, les embruns lui lessivèrent les yeux. Plus aucune couleur n'existait dans l'océan déchaîné, pas étonnant qu'il ne voie plus où était passé son père. Pour la troisième fois le yacht fut secoué de vibrations verticales. Puis au sommet d'une vague de sept mètres il fit une pirouette. Parfaitement, la grande coque du cruiser fit une pirouette, pour de vrai. Le garçon comprit que le bateau allait se retourner et il frémit d'horreur. Mais le déclenchement de son imagination activa dans le même temps son instinct de conservation. Avec d'infinies précautions

pour ne pas se laisser emporter par les vagues et les coups de vent hors normes, il concentra les cent millions de nerfs de son corps et entreprit un déplacement de la banquette arrière vers le cockpit. Pas à pas, dans un contexte de violence hallucinant, un doigt après l'autre, quelques centimètres à chaque fois, rampant, devenu le fantôme miniature de son père, il atteignit le siège de pilotage à l'avant.

Il agrippa le volant, et à partir de là fit ce qu'il avait vu son père faire. Il n'avait jamais piloté un bateau. Son père lui avait inculqué toutes sortes de techniques de survie en pleine nature, mais pas le pilotage de cruiser. Il devait avoir jugé cela trop dangereux, ou pour le moins prématuré. Néanmoins les bras d'enfant résistèrent au lourd volant. Le yacht fendait les flots démontés. Les gaz étaient toujours réglés sur « high », ce qu'ils étaient à l'instant où son père avait disparu. Cette fois, c'est le vent de face qui engagea l'attaque contre l'enfant dans son cockpit. Je te balayerai d'un souffle ! Tu vas crever ! ricana-t-il en injectant sa pression sans limite. Il restait tout juste une heure de jour avant le coucher du soleil. Le garçon manipula tous les cadrans qu'il ne savait pas lire, appuya sur tous les boutons du tableau de bord. Les feux d'ancrage s'allumèrent complètement hors de propos. Les feux de navigation. Il oublia son père qui avait à l'évidence disparu pour toujours dans les flots. Il n'avait pas le temps d'y penser. Quand il appuya sur un bouton qui se trouvait loin à gauche du volant, une sensation étrange dans sa main le fit trembler de tout son corps. Une vibration qui n'était causée ni par la houle ni par la tempête. Quelque chose qui fit frissonner sa moelle épinière mais qu'il oublia à l'instant même. Ce n'était que les haut-parleurs. L'apparition de la musique, bien que le hurlement du vent fût trop fort pour qu'il s'en rendît compte. En appuyant sur le bouton, il venait d'allumer

la stéréo. La cassette préenclenchée dans le système commença à tourner. La platine à cassettes et toute la chaîne stéréo avaient été customisées, et le volume sonore en sortie était en permanence à pleine puissance, de façon à pouvoir apprécier la musique même en navigation. La musique couvrait facilement le bruit du moteur, tout au moins par mer calme.

Son intuition bondit comme un animal sauvage. Il aperçut la silhouette d'une île devant lui. Il courait droit dessus. Trop près. C'est d'ailleurs pourquoi le garçon l'avait découverte malgré le temps démonté, mais si le cruiser continuait comme ça, il ne pourrait éviter de percuter de plein fouet la falaise protubérante qui se jetait directement dans la mer et semblait faire le tour de l'île. Or, le garçon ne savait pas comment réduire la vitesse. Il engagea toutes ses forces pour dévier la course du bateau. Les muscles de ses bras frêles se tendirent et il força à mort pour manœuvrer le volant. Soudain, le mur vertical de l'île qu'il avait devant lui se rompit. Une vallée apparut, comme sectionnée à la machette. Au loin, une plage de sable se dessinait. Une baie pénétrait jusqu'au pied de la falaise. Le garçon s'engouffra dedans.

La coque crissa en pénétrant dans les hauts fonds de la baie, sans perdre sensiblement de vitesse.

Le bateau grimpa sur la plage de sable, détruisant instantanément son moteur hors-bord. Il perdit tout sens de l'orientation, grinça atrocement et s'abattit brusquement sur le côté droit. Le pilote de six ans fut éjecté dans les airs. Double saut périlleux et il s'abattit sur la plage. Il perdit connaissance sous le choc, mais il eut la chance de tomber sur un sol meuble. Il n'en alla pas de même pour le cruiser. Trente minutes plus tard, alors que le rideau de la nuit commençait à tomber sur l'île, le garçon retrouva ses esprits. Le bruit du moteur s'était éteint, ainsi que tous les feux du bateau, et la

cassette. Les haut-parleurs étaient devenus muets. La musique était morte.

Le jour où ce garçon de six ans toucha de la main la musique morte et se trouva arraché au monde, cette même nuit, les mêmes vagues en furie se jouaient du destin d'un autre enfant.

Une fillette de quatre ans et demi voyageait en compagnie de sa mère.

La mère et la fille avaient embarqué à bord d'un paquebot amarré au quai Takeshiba dans la baie de Tokyo.

Le billet de deuxième classe coûtait plus de vingt mille yens, mais les enfants d'âge préscolaire voyageaient gratuitement et ce qu'elle avait en poche avait suffi. D'ailleurs c'était la raison pour laquelle elle avait choisi cette ligne. Une croisière de plus de vingt-quatre heures, une traversée de mille kilomètres sud-sud-est dans l'océan Pacifique au-delà des îles d'Izu. Exactement ce qu'elle voulait. Elle avait rempli sa fiche d'embarquement avec un nom et une adresse forgés la veille à partir de plusieurs autres qu'elle avait trouvés dans la rubrique nécrologique du journal, avant de la remettre à l'employé. C'était une jeune femme de vingt-trois ans, qui voyageait sans bagages dignes de ce nom. Dans le dortoir bondé des secondes classes, elle n'avait parlé à personne. Par moments, elle chuchotait quelque chose à sa fille. Elle était franchement obèse comparée à la moyenne des jeunes femmes de son âge, cela se voyait au premier coup d'œil.

Le bateau quitta le port, puis la baie de Tokyo. Trois heures durant il n'y eut rien à signaler, la mer était parfaitement calme. Le bateau semblait glisser sur l'eau. La tempête fut soudaine. Le temps vira à une telle vitesse que, face à une réalité où leurs connaissances météo se trouvaient invalidées, les hommes sur le pont

restèrent hébétés. Leur expérience de marin ne leur était d'aucune utilité. Un avis de tempête finit par être diffusé en boucle, mais l'agence météo avait pris un retard fatal. L'anémomètre s'affola et pulvérisa tous les records. Or, le temps que la détérioration des conditions météo soit prise en compte, la tempête avait déjà cessé. La mer retrouva son calme, le pont sa sérénité. Au même moment, dans le dortoir des secondes classes, la mère avait pris sa décision. Des vagues comme ça, je ne peux pas rêver mieux, c'est l'occasion ou jamais. Elle fixa l'heure. Une belle heure-seuil, oui, à minuit, quand ce jour prendra fin, moi aussi je prendrai fin. Et avec moi mon enfant, mon enfant qui est avec moi, qui est sorti de mon ventre comme une goutte du sperme trouble que les hommes venaient y perdre.

Chaque fois que je couchais avec un homme je grossissais.

Chaque fois qu'ils éjaculaient en moi je grossissais.

La seule chose qu'ils abandonnaient entre mes jambes, c'était leur vice du pachinko et des courses de vélos.

L'extinction des feux dans les dortoirs des secondes classes eut lieu à 10 heures du soir. Quelques minutes plus tôt, la mère avait pris son enfant par la main et s'était rendue dans les toilettes de l'étage des restaurants. Elle s'y enferma, en retenant son souffle. Quand les aiguilles de sa montre, la petite et la grande, recouvrirent exactement le 12, elle sortit sur le pont-promenade à claire-voie. Sans la moindre hésitation, elle avança dans la coursive. Dans le noir, mouillée par la pluie qui frappait de côté, une expression hallucinée sur le visage, elle lança le seul bagage qu'elle possédait, un sac de marin en toile, comme pour s'en débarrasser. Ensuite, elle prit sa fille dans ses bras, la fille qu'on lui avait donnée, la serra très fort comme pour l'attacher à elle, enjamba le bastingage et sauta.

Une écume blanche se forma à la surface noire de la mer. La mère coula la première sous le poids de sa volonté morbide, but l'eau salée et se noya. Les deux gros bras se desserrèrent. Echappant à cette emprise, le corps de la fillette remonta à la surface. Dans l'eau froide, elle n'opposa aucune résistance. C'est pourquoi son corps à elle devint corps flottant à la surface noire des flots. La mer n'était plus aussi démontée que lors de la tempête de l'après-midi, mais la houle était encore forte, et bien sûr la petite fut étrillée par la mer. Mais elle n'opposa aucune résistance. N'esquissa même aucun de ces gestes de protection que le corps décide instinctivement. Elle s'abandonna. Une grosse vague vint, expédiant très haut son corps au-dessus de l'eau.

Elle sauta dans les airs. Comme une baleine qui fait une chandelle.

Et elle retomba dans une embarcation de sauvetage.

Le fond du bateau était plein d'eau, la fillette ne s'aperçut même pas de ce miracle instantané. Elle croyait qu'elle était retombée dans la mer. Ou plutôt elle ne crut rien, ne pensa rien. Elle ne ressentait rien qu'il lui était inutile de ressentir. Elle laissait son corps à l'abandon, comme elle l'avait toujours fait au cours des quatre ans et demi de sa courte vie. Sans opposer aucune réaction à autrui, ni au monde extérieur. Sans un mot.

Le bateau de sauvetage n'avait pas été mis à l'eau pour sauver la mère et sa fille. Il s'était plutôt trouvé là du fait du manque de volonté d'un autre candidat au suicide. Un jeune homme dans les vingt ans, travailleur précaire, se trouvait lui aussi à bord de ce paquebot pour mettre fin à ses jours, comme la mère qui avait embarqué pour commettre un double suicide avec sa fille. Vingt-cinq ans pour être exact, vingt-six dans moins d'un mois. Plutôt bien fait, la tête rasée, il portait

un *samue* – un vêtement de travail de moine zen – trop large, sous lequel on apercevait un tee-shirt imprimé du mot *beyond* sur la poitrine. Il n'était absolument pas moine zen, bien entendu. Depuis ses dix-neuf ans, le slogan de la jeunesse de ce poète autoproclamé était : « Si je ne deviens pas quelqu'un avant vingt-cinq ans, je rentre au pays. » Paniqué par la ligne qu'il était sur le point de franchir et ayant perdu tout espoir de réaliser son rêve de gloire, il avait pris ce paquebot animé d'une volonté dure comme le diamant. Il s'était juré qu'il ne quitterait pas ce navire par la rampe de débarquement. Tout au moins jusqu'à ce que, quelques heures plus tard, une mer démontée comme il ne l'aurait jamais cru possible ait quelque peu secoué sa volonté. Dans l'âpre vocabulaire du jeune, la tempête avait été une montagne russe *ultra beyond*. Pour dire les choses plus clairement, en voyant le coup de vent laisser désesparés même les marins du bord, l'envie du jeune de se jeter à l'eau au milieu de la nuit se dégonfla pitoyablement. Aussi idiot que cela puisse paraître, dans son esprit, le suicide, c'était quelque chose de joli. Mais là, manifestement, avant de couler il fallait d'abord se faire violer par les vagues et se débattre la gueule ouverte. Alors qu'il se faisait de la mort une image de glissade silencieuse vers les abysses. Il se fit la réponse à lui-même : ah oui, mais là non, quoi.

S'abîmer dans l'océan, dans le silence ultime, dans l'enfer profond. Voilà, ça c'est ma mort.

Parce que si c'est pas ça, c'est rentrer au pays comme un loser, et ça, non. Parce que moi, jusqu'au lycée, j'étais un enfant prodige quand même. Cramponné au spectacle mental qu'il s'était dessiné dans sa tête, le jeune commença par se battre contre le système d'arrimage des embarcations de sauvetage alignées au bout du pont-promenade. Après avoir passé en revue les radeaux à inflation automatique, les descentes d'évacuation qu'on

appelle « shooters », les sortes de gros filets de corde appelés « échelles de Jacob », il fixa son choix sur une barque qui portait une plaque *canot de sauvetage* et la dégrafa de son système de fixation. Il la mit à la mer. Bon... Alors je monte sur ce rafiote, je m'écarte du bateau, et quand les vagues seront à peu près tranquilles, à minuit, je plonge dans la solitude de l'océan. Il s'était résolu à cette modification de son projet pour le mettre en adéquation avec son image. Les secondes classes, mais également la plus grande partie des premières et même des classes spéciales étaient éteintes quand il était sorti sur le pont-promenade, à 11 heures du soir passées. Décrocher la barque n'avait pas été facile. Le vent, la pluie, il faisait noir. Les gaz d'échappement de la cheminée, en provenance des moteurs qui propulsaient le paquebot à plus de vingt nœuds, mélangés à l'odeur de la marée, firent grimper l'index de désagrément du jeune, qui était déjà fort haut à cause du travail de désarrimage de la barque. Il lui fallut presque une heure pour mettre le canot de sauvetage à la mer. Puis il sauta du pont pour monter dans la barque. Il visa mal.

Il rebondit sur le bord de l'embarcation et tomba à l'eau.

« Hein ? » et but immédiatement la tasse.

Il se sentit poussé vers le fond, se débattit la gueule ouverte. Trop tard. La panique lui en fit avaler encore plus. En une minute et demie, il avait les poumons pleins d'eau de mer. Une noyade claire et nette.

Le lendemain matin, le suicide du jeune, puisqu'il y avait bien eu suicide en fin de compte, laissa désarmés les hommes du paquebot, bien que de manière très différente de la tempête de la veille. La disparition de la barque de sauvetage fut signalée avant 6 heures du matin. Le jeune occupait une cabine de première classe à lits superposés avec sept autres personnes. Ses compagnons

de hasard avaient remarqué que l'occupant de l'un des lits du haut n'était pas rentré de la nuit. En revanche, ses affaires étaient toujours là. Le fait que personne ne l'avait vu depuis la veille au soir fut transmis aux officiers de bord. Il ne répondit pas à l'annonce par haut-parleur. Un type un peu bizarre, d'ailleurs, disaient ses compagnons de cabine ; depuis le début il n'avait pas l'air tranquille, et même s'il était plutôt bien fait, qu'est-ce que c'était que cet accoutrement ? Une espèce de vaniteux ? Un type un peu tourmenté en tout cas, à voir son air. Il ne se serait pas jeté par-dessus bord, par hasard ? Après force conjectures et hypothèses, 8 heures avaient sonné quand les gardes-côtes lancèrent la recherche. Les navires de pêche qui se trouvaient dans les parages furent mis à contribution. La tempête était déjà du passé, la mer aussi lisse qu'une piscine de parc de loisirs, et grâce à ce qu'il faut bien appeler de la chance, les restes du jeune disparu furent retrouvés. A la verticale d'une bande d'oiseaux de mer qui dansaient dans les airs, une jambe arrachée flottait. Une seule, avec des lambeaux de pantalon *samue*.

Le paquebot accosta avec un léger retard sur l'horaire dans le port de Futami, sur l'île Chichijima de l'archipel d'Ogasawara, destination de la traversée. Avant cela, les affaires que le jeune avait laissées avaient été examinées. On y trouva une cassette intitulée *Testament chanté*. Avec toutes les paperasses à faire à la descente à terre à cause de ce suicide en mer, ni les gardes-côtes ni la police ne remarquèrent qu'une jeune femme obèse et sa fille de quatre ans et demi n'avaient pas non plus débarqué.

Le canot, pourvu d'un tank étanche qui l'empêchait de couler même en cas de retournement, continua à dériver avec la fillette à son bord. Parfois un fou brun ou une sterne pierregarin venait se reposer les ailes. La

fillette allongée dans l'embarcation restait immobile et ne dérangeait pas les oiseaux de mer. Mais elle était vivante. L'eau de mer accumulée au fond du canot lui irritait la peau. De même que les puissants rayons du soleil qui tombaient sur elle depuis le matin. Mais le canot était équipé d'une bâche de protection contre les intempéries qui lui épargnait une bonne partie du soleil.

Elle avait soif, mais elle ne but pas l'eau de mer dans laquelle elle trempait. Toutes les dix minutes, elle léchait l'eau de pluie accumulée sur la toile plastifiée de la bâche. Ce fut la seule chose qu'elle fit, dans une absence de conscience.

La fillette flotta dans son berceau encore un jour et demi.

Elle vit un gros cargo loin à l'horizon, elle vit l'ombre d'un avion dans le ciel. Plusieurs oiseaux entrèrent dans son champ visuel. Et le ciel rempli d'étoiles après le coucher du soleil. La fillette n'avait absolument pas peur du noir. Ni même de l'océan de laque noire, alors qu'elle s'en savait infiniment environnée de tous côtés. Elle n'avait pas peur. Au cours des quelques années de sa vie, elle avait été suffisamment en contact avec la noirceur de l'âme humaine, à côté de laquelle les ténèbres de la nature n'ont rien de terrible.

Pour elle, il n'y avait pas de quoi avoir peur.

Le canot fut pris dans un fort courant de marée. Celui-ci conduisait la fillette quelque part. Certes, la marée n'a pas de volonté. Mais le destin, ça existe.

La fillette vivait encore. Du point de vue de la mathématique somatique au bord de la mort, peut-être, mais son âme respirait encore. Muette, mais vivante.

Le canot s'approchait d'une terre.

Des mammifères marins accompagnaient le canot et dansaient autour. De temps en temps, avec leur aileron dorsal ou leur flanc, ils poussaient gentiment le bateau.

Des grands dauphins bleus comme la mer. Plus d'une dizaine.

Quelques-uns prévinrent à grands cris le garçon de six ans sur la plage de l'arrivée du canot. Comme les trompettes que sonneront les anges, quand viendra l'Apocalypse.

Cela se passait deux jours après l'arrivée du garçon sur l'île, à l'heure où l'on se demande si le jour est fini ou pas. Soit précisément deux jours après le naufrage du cruiser qu'il avait été forcé de piloter. Il remarqua le canot qui glissait sur l'eau du lagon, mais celui-ci ne se dirigeait pas vers la plage.

Il suffisait de regarder pour voir que la distance ne diminuait pas.

C'est ce qui avait intrigué le garçon. Il était animé d'un intérêt sur la même longueur d'onde que celui des grands dauphins, commandé par le fait que ceux-ci jouaient et étaient en interaction avec le canot.

Il nagea jusqu'au bateau, dans l'eau de la baie peu profonde.

Il nageait avec des gestes d'adulte, il maîtrisait aussi la théorie et se débrouillait bien.

En découvrant quelqu'un dans le canot, il fut d'abord étonné. Puis, voyant que c'était une petite fille immobile, peut-être morte, aussi étrange que cela puisse paraître, il trouva ça normal. Le fait qu'un être humain se trouve là faisait partie des mystères admissibles, c'était ce qui venait compléter et donner sa perfection au tableau.

Ensuite, le garçon réfléchit au moyen d'effectuer un sauvetage.

Hisser la fille hors du canot, la mettre dans l'eau, la faire flotter. Lui faire faire la planche, la porter sur son dos à lui. Il la tira habilement d'une main vers le rivage. Vers la plage. Quand il eut pied, la fille qu'il maintenait

à la surface participa en agitant les mains et les pieds, et cela devint une sorte de duo.

Le garçon s'était déjà aménagé un abri sur l'île. Il n'était pas resté inutilement près du cruiser au moteur cassé. Dans une grotte que des hommes d'un lointain passé avaient creusée pour extraire du calcaire, il avait transporté tout ce que contenait encore le cruiser et en avait fait une chambre à coucher. Savoir faire face aux situations d'urgence, le garçon d'à peine six ans l'avait appris de son père. De son père que la mer venait de lui prendre. C'était pour lui enseigner ces choses, pour lui donner ce type d'éducation que le père emmenait son fils en bateau avant même qu'il ait atteint l'âge scolaire, qu'il l'emmenait en plein océan, comme cette fois-là précisément.

Le garçon s'appelait Touta. Cela s'écrivait 十歌, « dix chants ». Lui-même ne savait encore que prononcer son nom. L'écriture, tu apprendras ça quand tu iras à l'école, tel était le concept pédagogique de son père. De fait, il ne savait même pas encore lire les caractères syllabiques, les *hiragana*. En revanche, une éducation préscolaire lui avait inculqué des techniques qu'il maîtrisait suffisamment pour survivre, même lâché dans un environnement hostile. C'est son père qui l'avait initié. Il répétait tout le temps à son fils : « Je suis Survivor n° 1, toi Survivor n° 2. » Le cruiser était, et c'est peu de le dire, lourdement bardé de tout un équipement de plein air réuni par son père, outils et kits de survie.

Lire et écrire, ça ne sert à rien. Les additions et les soustractions, inutiles. Les cours d'anglais pour les enfants, non seulement sans intérêt, mais dangereux, voilà ce que pensait son père. Il lui avait inculqué des techniques de survie à la dure. Il exigeait de son fils, physiquement, des réactions réflexes, et intellectuellement, des connaissances pratiques. Voilà ce qu'il avait déversé en lui. Cette formation avait commencé alors

que Touta était âgé de trois ans et onze mois. Le virage avait été pris, on s'en doute, à l'issue d'une procédure de divorce particulièrement lourde. Le père de Touta, qui avait obtenu l'autorité parentale lors de l'audience de conciliation, s'était juré : « Quoi qu'il arrive, je ferai de mon fils un homme à cent pour cent, vous verrez ça ! Jamais je ne pardonnerai à sa mère d'avoir abandonné le domicile conjugal ! » De ce jour, les frais d'éducation avaient absorbé plus de la moitié du budget familial. Le moindre yen qu'il pouvait mettre de côté était consacré à « l'éducation préscolaire » de Touta. Puis ce programme éducatif bascula dans l'arbitraire, tant du point de vue de son discours que de sa pratique. Le père s'attacha à dénigrer la mère qui avait déserté le foyer, et même tira parti de la situation pour revendiquer le fait que son fils serait élevé en homme, par un homme et uniquement par un homme, versant dans un patriarcalisme outrancier. C'était devenu pour lui une obsession. J'ai la raison pour moi : pour mon fils, seul son père représentera le vrai absolu, total, parfait, et moi, son père, je lui transmettrai la virilité véritable, la capacité de survivre seul en toutes circonstances, et rien d'autre ! Refuse toute pleurnicherie féminine, ce n'est pas d'une maman que tu as besoin, c'est d'un père. Apprends de ton père, développe ta solidité, sois un homme ! Certes, au fond de lui, ce père aimait son fils et le clamait haut et fort. Mais sa déclaration d'amour intraitable et d'éducation irréprochable pour son fils, bien que père célibataire, ou plutôt *parce que* père célibataire, lui était montée à la tête, et parce que cela lui était monté à la tête, il avait donné tête baissée dans cette doctrine pédagogique extrémiste.

Il partait régulièrement avec son fils camper en pleine nature. Lui-même avait été cadre d'une grande maison de disques dont le siège se trouvait à Akasuka, et même s'il ne mettait plus les pieds dans les studios

depuis longtemps, il avait tout de même fait des stars des deux groupes dont il s'était occupé et qui vendaient des millions de disques. Puis il avait démissionné et s'était mis en indépendant. Avec sa prime de départ, il avait acheté un cruiser. Il l'avait baptisé *God Hand* et avait emmené Touta en mer.

Survivor n° 2, ce que nous faisons, c'est de l'entraînement.

Des entraînements, c'est ainsi que son père appelait leurs croisières en mer.

Et c'est au cours de ces entraînements que le père apprenait à son fils à se sortir des situations les plus extrêmes.

Effectivement, pour leur quatrième campagne d'entraînement en pleine mer, les conditions auxquelles ils avaient fait face avaient été pour le moins extrêmes. La stéréo modèle custom et le moteur du cruiser étaient morts, tout comme son père, Touta était le seul survivant.

Quand il eut transporté la petite fille qu'il venait de sauver dans son abri, en premier lieu il lui donna à boire et à manger. Pendant ces deux jours sur l'île, Touta avait ramassé des algues, des coquillages, les avait fait griller sur le feu, mais il lui restait aussi quantité de conserves, salami, fruits secs et crèmes glacées lyophilisées. La petite fille prit et avala sans émotion apparente la nourriture qui lui était donnée. Mais pour sûr, au bout de quelques heures, son teint de moribonde avait retrouvé des couleurs.

Ils eurent leur premier échange avant même qu'elle montre des signes de rétablissement, quand Touta lui posa une question. Une demi-heure à peine s'était écoulée depuis qu'ils reprenaient des forces dans l'abri, leur mystérieuse rencontre commençait à peine à prendre les couleurs de la réalité.

— Toi c'est comment ?

— Hitsujiko.

C'était effectivement son nom qu'il lui avait demandé, et c'est bien son nom que la fillette lui donna. Hitsujiko était son nom, oui. Cela s'écrivait 羊子, « mouton-enfant ». En principe, elle devait s'appeler Yôko, mais quand elle était encore bébé, sa mère, qui lui reprochait de pleurnicher tout le temps, mêêê mêêê... comme un mouton, avait pris l'habitude de l'appeler « le petit mouton », Hitsujiko, donc, et cela lui était resté quand elle avait eu deux ans et avait commencé à parler, puis trois. Maintenant, elle croyait qu'elle s'appelait réellement Hitsujiko. Elle n'avait jamais entendu dire qu'elle ait eu un autre nom.

Ainsi commencèrent les jours dans l'île. Touta et Hitsujiko, tous les deux, seuls.

Ils entretenirent le feu. Ce n'était pas si compliqué que ça. Nul besoin de recourir à des moyens primitifs pour allumer un feu. Le canif multifonctions qui ne quittait pas Touta possédait une loupe, et une autre loupe plus puissante faisait partie du matériel d'entraînement. Et le soleil tropical au beau milieu de l'océan était assez fort. Il leur suffisait de préparer le feu pour l'allumer. Ils trouvaient sans difficulté assez de bois sec à brûler.

Ils amorçaient le feu avec les braises. Mais ils ne faisaient pas de feu pour se chauffer. La forme de la grotte qui leur servait d'abri était problématique, la fumée ne s'évacuait pas. Touta avait pris une décision. Tu vois, la fumée, eh bien il ne faut pas qu'elle s'accumule dans l'abri comme ça. Il l'expliqua de façon rationnelle à Hitsujiko. Hitsujiko ne répondit rien. Tu as froid ? Tu n'as pas froid, si ?

Ni le climat ni la saison ne posaient un problème de température. Le sac de couchage qu'ils utilisaient la nuit pour dormir était suffisamment rembourré. Ils l'étendaient, se couchaient dessus, et quand Touta et

Hitsujiko se serraient l'un contre l'autre, ils pouvaient passer la nuit sans craindre le froid. En fait, il suffisait de maintenir le feu pendant la journée, pour faire la cuisine, à l'extérieur de l'abri.

Les premiers jours, la géographie de l'île resta totalement hermétique aux deux enfants. Les hauts fonds de la baie avaient permis à Touta et Hitsujiko de mettre pied à terre, mais à peine s'éloignait-on de quelques dizaines de mètres de la plage que se dressaient de grandes masses calcaires, acérées et arides qui offraient exactement le même paysage que la falaise qui faisait le tour de l'île. L'autre côté de l'île leur était inconnu. De ce côté-ci de la falaise s'étirait une étroite bande où poussaient des hernandias et des takamakas, on y voyait en quantité innombrable des fruits jaune-vert pleins d'air tombés à terre. A l'endroit où la falaise s'interrompait coulait un ruisseau qui donnait un mince filet d'eau douce.

Au milieu des rochers pullulaient les fous bruns. Sous leur colonie au pied de la falaise, dans un buisson de vitex qui poussait là, ils trouvèrent un crâne d'animal. Pas très gros. La mâchoire blanchie fortement proéminente, avec deux petites cornes sur le sommet du crâne. C'est Hitsujiko qui le trouva, et quand elle le ramassa, elle resta un moment sans rien dire à fixer les orbites vides, comme fascinée. Touta le porta jusqu'à l'abri et le posa bien en vue à côté de leurs affaires rangées contre la paroi.

Hitsujiko ne quittait jamais Touta. La nuit, mais aussi la journée, elle le suivait en imitant tous ses gestes même si leur sens lui échappait, et en l'aidant dans tout ce qu'il faisait. Même ses besoins, elle les faisait à côté de lui, sans se cacher. Elle ne pleurait pas, n'avait jamais peur. Touta non plus. Tout était très simple : l'important était de rester en vie.

Ils prenaient sur eux, sans doute, mais au moins leurs émotions n'explosaient jamais.

Ils avaient très peu de vêtements de rechange. Des chemisettes à Touta et à son père, prévues pour être portées les unes sur les autres, des sous-vêtements de coton, des bottes en plastique et des chaussettes. Tout était trop grand pour Hitsujiko. Ils n'avaient qu'un seul ciré, mais ils avaient aussi de quoi se protéger de la pluie.

Une nuit, à l'aube, ils entendirent gémir une sorte d'animal. Ils dormaient dans la grotte serrés l'un contre l'autre, Hitsujiko la tête et les bras repliés, pelotonnée contre le flanc de Touta, quand leur parvint un grincement assourdi qui semblait venir de très loin. Touta le perçut en premier. Qu'est-ce que c'est ? Un animal ? A vrai dire, ce n'était pas la première fois qu'ils entendaient ce son lointain. Il résonnait souvent depuis qu'ils étaient sur l'île, mais d'habitude le vent qui soufflait par-delà la falaise perturbait le son, s'y mêlait jusqu'à le transformer en un bruit inorganique. Cette fois, le vent avait cessé et ils purent l'entendre vraiment. Puis Hitsujiko ouvrit les yeux elle aussi. Pour la première fois, il leur fut évident que c'était le cri d'un être vivant. De quel genre, ils n'en avaient aucune idée, mais il se répéta plusieurs fois, puis s'éteignit, leur laissant une très forte impression.

Ils ne se rendormirent pas. Dès que le soleil fut levé, ils marchèrent jusqu'à la falaise. Ils cherchèrent une voie pour les conduire vers l'intérieur de l'île. Ils avaient formé le projet de sortir de cet univers hermétique, de dépasser la zone rocheuse et d'aller au-delà, là-bas, du côté opposé à la baie et à la plage. En premier lieu, ils suivirent le ruisseau. L'eau douce qui coulait faiblement, la coupure de la falaise. La pente devenait vite très raide, mais en faisant bien attention à ne pas glisser, en passant d'un rocher sec à un autre, gauche, droite, ils

réussirent à se hisser jusqu'en haut. Touta en tête, déplaçant avec précaution un pied après l'autre, procédant par tâtonnements. Hitsujiko, tirant parti de ce qu'elle était plus légère, progressait dans ses traces. Sans se presser. Car ils n'avaient aucune raison de se presser. Les rochers présentaient de nombreuses aspérités pour leurs mains et leurs pieds d'enfants. En fin de compte, l'escalade ne fut pas aussi rude qu'ils l'avaient imaginé quand ils regardaient d'en bas la falaise.

Le soleil illuminait. La totalité de l'île. De leur promontoire, Touta et Hitsujiko virent l'ensemble à vue d'oiseau. Le paysage n'était pas si étendu, mais de leurs yeux de six et quatre ans et demi, c'était assez vaste. La mer qui enserrait l'île réfléchissait le soleil matinal et commençait à se colorer d'améthyste et d'outremer. Et sous leurs yeux, un frais gazon vert. L'île était entourée d'une falaise calcaire, or l'intérieur était plat comme un bassin de plaine, une prairie ponctuée de quelques arbustes et de palmiers.

Et la prairie n'était pas immobile.

Touta et Hitsujiko remarquèrent une série d'ombres qui se déplaçaient en file indienne dans le vert de l'herbe.

C'était une troupe de chèvres. Leur poil était noir pour certaines, noir et blanc pour d'autres, ou encore marron, dans des motifs distincts pour chacune. Il y avait des mâles avec de grandes cornes de chaque côté de la tête, des femelles dont les cornes étaient plus petites, et d'autres aux cornes minuscules qui devaient être des chevreaux. Une quarantaine. Et le troupeau entier progressait comme animé par une volonté, une conscience unique. Même de loin, il était visible qu'il se déplaçait le long d'une dorsale du terrain. Sans avoir besoin de se consulter, les deux enfants descendirent vers la prairie. Pas vers la prairie, en fait, vers le troupeau de chèvres. Mais le troupeau s'enfuit.

Les chèvres avaient réagi très rapidement à l'alerte. Quelques mâles et femelles avaient lancé un appel et le troupeau s'était soudain débandé. Contrairement à ce qu'on pouvait croire, les chèvres étaient très vives d'esprit, elles avaient dévalé l'éperon rocheux comme si elles se laissaient tomber. Puis passant de rocher en rocher, elles avaient disparu. Deux ou trois chevreaux avaient bêlé en apercevant Touta et Hitsujiko.

Voilà, dit Touta. C'étaient eux, les êtres vivants.

Hitsujiko garda le silence.

Le troupeau de chèvres avait disparu, mais ils continuèrent leur exploration de l'intérieur de l'île. Ils empruntèrent la même dorsale que les chèvres et surent ce qu'était un couloir de ruissellement à sec. La prairie s'étendait partout où la vue portait, mais ce n'était pas tout. Du côté de la falaise, les arbres étaient très denses. Tout naturellement, ils marchèrent dans cette direction. Et là, ils découvrirent des vestiges d'occupation humaine. Des murets de pierres sèches sous le feuillage vert sombre des ficus et des pandanus. Rien de plus. Aucune empreinte, à part d'animaux. Il ne restait pas un pilier de ce qui avait dû être des maisons, des fougères poussaient entre les pierres des murets, et tout ce qui s'était élevé au-dessus des fondations était effondré.

Et un puits enterré.

Ils revinrent sur leurs pas dans la prairie ouverte. Ils aperçurent de nouveau trois ou quatre groupes de chèvres, qu'ils ne purent pas distinguer du premier. Cela faisait facilement deux cents chèvres en tout. C'était l'île des chèvres ici, les hommes en étaient partis, Touta et Hitsuji comprirent que l'ancien cheptel avait retrouvé sa liberté et s'était multiplié.

Ils repartirent vers la plage, là où se trouvait leur *maison*, en faisant très attention à la descente de la falaise. Ils retrouvèrent l'abri, leur foyer. Hitsujiko

caressa les cornes blanches du crâne. Le crâne qu'ils avaient ramassé. Touta entassa leurs affaires jusqu'à en faire un édifice aussi haut que lui, puis, au sommet, comme sur un autel, il posa le crâne que Hitsujiko lui remit, oui, avec respect.

Ainsi passaient les jours sur l'île.

Touta essayait d'attraper du poisson, Hitsujiko ramassait des bénitiers. La plupart du temps, les poissons s'échappaient, puis il fabriqua un harpon avec barbillon et son taux de réussite augmenta. Ils se réveillaient avec le lever du soleil et s'endormaient quand il se couchait. Parfois, ils passaient la faille dans la falaise pour se rendre dans la prairie. Pour ainsi dire rien n'évoluait jamais. Les événements marquants, c'était quand un objet flotté arrivait, par exemple une bouteille en plastique qu'ils trouvaient échouée sur la plage. Cela pouvait être aussi un pot de nouilles instantanées en polystyrène ou un morceau de filet de pêche, dont la valeur d'usage était importante. Plus rarement, des morceaux d'objets du type caisse, avec des caractères alphabétiques ou des caractères *hiragana* ou *katakana*, mais ni Touta ni Hitsujiko ne savaient lire les indications sur ce que ces caisses avaient contenu. Ils étaient en contact avec des produits de la civilisation moderne mais n'étaient pas touchés par elle. Et cela ne changerait pas aussi longtemps qu'ils ne prendraient pas l'initiative d'un changement. Ils vivaient tranquillement dans leur abri de la plage, quand ils n'étaient pas à la poursuite des chèvres. Un jour, un tremblement de terre leur fit perdre leur innocence.

Ils n'étaient pas dans la grotte à ce moment-là. C'était pendant la journée et ils étaient sur la plage. Ils virent distinctement la terre onduler. Ils furent saisis d'étonnement en voyant la falaise à gauche et à droite se déplacer et la surface du ciel se déchirer. L'écorce

terrestre était agitée de mouvements de plus grande amplitude que les vagues de la mer. Des rochers, c'est en principe ce qui symbolise la solidité du monde. Le séisme fut enregistré à 5+ ou 6 – sur l'échelle d'intensité sismique. Hitsujiko voulut s'agripper aux bras et au corps de Touta, mais elle s'était un peu éloignée pour ramasser des algues et quand elle se mit à courir, elle fut soudain projetée dans les airs. Elle ne tomba pas, mais pendant son étrange saut, son corps fit l'expérience de se sentir libéré des contraintes de la pesanteur. Pendant un instant, le temps de cette expérience de non-être, son corps et sa conscience se dissocièrent. En l'air, ses bras tournoyèrent, et Hitsujiko elle-même prit pour ainsi dire la forme d'une sphère.

Touta se retourna vers leur *maison* et vit des rochers s'écrouler près de l'entrée. Il n'alla pas vérifier à l'intérieur. Il se dirigea au contraire vers la falaise, afin de sentir si le tremblement était en train de s'apaiser.

Hitsujiko, attention à tes pieds ! cria Touta en commençant à escalader le long du ruisseau, là où la pente s'accroissait. Touta avait appris que le rivage était dangereux. Ne reste pas sur le rivage après un tremblement de terre, son père lui avait fait entrer ça dans le crâne. Survivor n° 1. Avec Hitsujiko, ils escaladèrent la falaise qui les surplombait, et de là-haut ils regardèrent la prairie. Une scène étonnante frappa leurs yeux. Un troupeau de plus d'une centaine de chèvres s'était immobilisé et regardait le ciel. Leurs oreilles dressées, les barbiches des mâles raides. Puis une réplique vint.

La mer émit un chuintement. De la prairie, Touta, Hitsujiko et les chèvres l'entendirent. Aucun humain, aucun animal ne l'aperçut, mais l'ondulation née en mer était partie à l'assaut de la falaise avec une extrême puissance. Le tsunami. Il se passa un certain temps avant qu'il ne frappe l'île.

La baie fut entièrement dévastée par la vague.

Le soir, de retour sur la plage où s'était trouvée leur *maison*, Touta et Hitsujiko découvrirent les dégâts. Le cruiser. Le *God Hand*. La preuve de l'existence d'un monde où le père de Touta avait été Survivor n° 1, où Touta avait été Survivor n° 2. Son document d'identité, son ID. Perdu. Le yacht, qu'une précédente marée avait déplacé à plusieurs mètres du rivage, avait été emporté par le tsunami. Vers son territoire. Il était retourné là où il avait appartenu.

Disparu sans laisser de trace.

Touta, prêtant toute son attention à l'instabilité de l'écorce terrestre, évita les endroits effondrés et entra « chez eux ». Avec Hitsujiko, après avoir estimé qu'ils ne risquaient rien pour le moment, il sortit tout ce qu'il pouvait de l'abri. Ils le déposèrent sur le sable, puis, le temps que le soleil se couche trois fois dans la mer, déplacèrent toutes leurs affaires jusqu'à la prairie, jusqu'au territoire sacré des chèvres. Déménagement. Ils ne pouvaient plus rester sur la plage, c'était trop dangereux.

Puisqu'était apparue la nécessité de posséder un endroit pour dormir, ils parcoururent une nouvelle fois, mais beaucoup plus systématiquement que précédemment, l'intérieur de l'île. Ce qui avait été « là-bas » était dorénavant « ici ». Touta et Hitsujiko remarquèrent qu'en de nombreux endroits de la prairie couraient des sortes de sillons creusés de main d'homme. Des chemins ? se demanda Touta. Les sillons se trouvaient généralement sur la prairie, surtout en hauteur, aux endroits les plus visibles. Ils en voyaient régulièrement là où le terrain formait des sortes de terrasses naturelles, ou sur ce qu'il fallait bien qualifier de collines dans ce paysage globalement plat. Des chemins, sans doute. Les chemins des anciens humains, dit Touta en hochant la tête. Ils manquaient des connaissances nécessaires pour faire le rapprochement, ces sillons devaient plutôt être des tranchées.

Touta et Hitsujiko suivirent les *chemins*.

Puis ils arrivèrent devant un bunker qui avait dû être une casemate de surveillance côtière.

Un bunker en béton très solide.

La prairie était pleine de vestiges de la guerre du Pacifique. Des vestiges camouflés.

Cinq jours après le tremblement de terre, ils trouvèrent une grotte susceptible de devenir un abri de longue durée. En oblique par rapport aux collines qui formaient le pourtour de la zone herbeuse. Ce n'était pas une grotte naturelle. La terre avait été creusée et les parois consolidées par des hommes et des machines, profondément. Elle leur plut pour les nombreuses surprises qu'elle leur offrit dès leur première exploration. A un moment, le couloir bifurquait à quatre-vingt-dix degrés, puis continuait et ressortait derrière la falaise, légèrement en décalage par rapport aux collines. Et on voyait la mer.

Un canon antiaérien trônait encore.

Le corps en acier était tout rouillé, une partie s'en était même désagrégée, comme un être vivant momifié. Il ne restait aucune trace des poignées de tir et des manivelles de pointage. Mais les anneaux sur le fût de petit calibre étaient intacts, ce qui donnait l'impression d'un os très long aux articulations calleuses. Un os très très long, couleur rouille, mort misérablement, un os très très très long.

L'espace sur lequel régnait le canon était étroit, mais solide. D'ailleurs, les parois de béton avaient résisté au tremblement de terre. Même pas fendues. La base du canon était fichée en terre.

Ce fut leur « Maison n° 2 ».

En guise de cérémonie d'inauguration de leur nouvel abri, Touta et Hitsujiko procédèrent à l'installation du

crâne de chèvre. Hitsujiko le plaça de ses mains sur la crémaillère du système d'azimutage vertical. Car ils n'avaient certes pas oublié d'emporter le crâne à deux petites cornes avec les affaires de leur « Maison n° 1 ». Os sur os. Le canon antiaérien, contredisant l'Histoire, devint autel. Une deuxième surprise eut lieu, à peine une dizaine d'heures plus tard. L'île se trouvant prise dans une zone de basses pressions, une lourde pluie se mit à tomber. La prairie était exposée au martèlement des gouttes. C'est alors que Touta et Hitsujiko découvrirent au fond de la grotte qu'ils avaient choisie comme Maison n° 2 un troupeau de chèvres qui était venu s'y réfugier. De drôles d'invitées, une dizaine, qui étaient là pour se protéger de la pluie. Comme attirées par l'esprit du crâne à qui le lieu était maintenant consacré.

C'était la première fois qu'ils se trouvaient nez à nez. Touta, Hitsujiko, les chèvres. Les différentes espèces d'êtres vivants partagèrent l'abri contre la pluie, des deux côtés respectant le silence. Ils gardèrent leurs distances, comprises généralement entre deux et trois mètres, parfois plus quand le coude du couloir se trouvait entre eux. Mais les chèvres ni ne s'enfuirent, ni ne tentèrent de faire fuir les humains. Touta et Hitsujiko partagèrent le même air que ces êtres dont le pelage dégageait une odeur de vie sauvage.

Et continuèrent de le partager, cet air, jusqu'à ce que la dépression s'éloigne.

Leur Maison n° 2 était l'abri des chèvres en cas de mauvais temps. Chaque fois qu'il pleuvait, le troupeau venait se réfugier dans la grotte artificielle, vestige de la guerre. Touta et Hitsujiko le comprirent vite. Une preuve existait sur le sol : quantité de crottes de chèvres jonchaient la galerie de la grotte. Déjà quand ils avaient emménagé.

Des crottes sèches. Les crottes, c'est du caca, mais ramassons-les, dit Touta. Pour servir de combustible au

cas où, expliqua-t-il à Hitsujiko. Dans cet abri-ci, ils pouvaient faire du feu. Tu vois, la fumée ressort.

Comme si tout était prédit, comme si toute la Création n'était qu'une mise en scène de théâtre, les nuits devinrent fraîches. Ils avaient beau se trouver en zone subtropicale, il y avait quand même des saisons. L'hiver viendrait. Soudain, à l'aube, il faisait maintenant autour de douze degrés.

Ils se réchauffèrent. Aucun des deux ne dormait encore. Les parois artificielles à l'intérieur étaient lisses, les flammes du feu s'y reflétaient. Les ombres également. On bougeait un bras, l'ombre bougeait le bras. Le corps réchauffé aux flammes vives, Hitsujiko entama un mouvement. Commença à se mouvoir en regardant l'ombre. Et Touta lui aussi regardait l'ombre bouger. Ce n'était qu'un jeu, bien sûr. Car cela appelait le jeu. Les flammes étaient vives, l'ombre sur la roche était noire. Peu à peu Hitsujiko se prit au jeu. Plus elle bougeait, plus la chaleur gagnait à l'intérieur d'elle-même.

Hitsujiko sauta. Ses genoux s'envolèrent.

Touta, lui, vit l'ombre bondir. Pas Hitsujiko, l'ombre de Hitsujiko. Comme un être doué de vie, l'ombre faisait tourner ses bras, penchait la tête à droite, à gauche. Les bras et les jambes s'ouvraient alternativement. Alors le talon sauta dans les airs. L'ombre du talon possédait pour ainsi dire une autonomie physique, et Touta ne la quittait pas des yeux, fasciné.

Touta était fasciné. Touta était transpercé par cette image mouvante.

Derrière lui, dans son dos, Hitsujiko dansait.

Dansait. Hitsujiko essayait de reproduire le mouvement que le tremblement de terre lui avait enseigné en la bousculant. Elle cherchait à retrouver la sensation qu'elle avait eue à l'instant où elle s'était sentie libérée de la pesanteur. Elle n'en avait pas conscience, mais

quand ses bras tournoyaient, que ses cuisses bondissaient et s'envolaient, quelque chose proche de la Joie montait en elle.

Joie que Touta captait à son tour directement à la roche, à l'ombre projetée par les flammes. Il partageait l'émotion de Hitsujiko. Car elle se reflétait, elle bougeait. En un lieu où Hitsujiko n'était pas, se trouvait l'émotion vivante de Hitsujiko. Par projection.

Elle recherchait toujours le mouvement de la sphère.

Là se trouvait la vision, là se trouvait la danse.

1

En 1997, à la requête de l'Agence gouvernementale de l'environnement, la préfecture de Tokyo, dont l'archipel d'Ogasawara dépend administrativement, engagea des mesures pour éliminer les chèvres dans les îles du nord de l'archipel. Par « chèvres », l'administration entendait les « chèvres sauvages », à l'exclusion des domestiques. Certes, dans le passé, elles avaient été élevées par l'homme, mais depuis plus d'un demi-siècle, elles avaient gagné leur liberté.

Jusqu'à la guerre du Pacifique, des Japonais avaient vécu sur ces îles maintenant désertes. Les pionniers avaient géré des plantations, cultivé des champs et élevé des chèvres. Mais en 1944, quand l'armée américaine attaqua Saipan, alors sous mandat japonais, les colons installés depuis l'époque Meiji reçurent un ordre d'évacuation et les seuls à rester dans les îles fortifiées furent les militaires. Bien entendu, quand l'évacuation forcée fut mise en œuvre, les chèvres furent abandonnées. Un an plus tard, à la capitulation de l'armée japonaise, les soldats stationnés là furent rapatriés et les îles

devinrent absolument désertes, si ce n'est les chèvres laissées sur place. Dans la plupart de ces îles au climat subtropical, peu fréquentées, les timides chèvres ignorées du monde extérieur devinrent sauvages et se multiplièrent, en saccageant tout ce qu'elles pouvaient manger. Au fil des générations, leur nombre augmenta, elles acquirent un caractère assez agressif, si bien qu'au bout de cinquante ans leur espèce n'était absolument plus menacée d'extinction.

Les chèvres mangeaient tant qu'elles réduisirent la végétation forestière aux dimensions d'une vaste prairie. Même en se limitant au groupe des îles du nord de l'archipel, on en comptait plus de neuf cents. La flore endémique de l'archipel était détruite et les sols commençaient à s'éroder. L'écoulement pluvial emportait la terre rouge mise à nu, provoquant l'asphyxie des coraux autour des îles. Les chèvres finirent par être considérées comme des animaux nuisibles. L'Agence de l'environnement prit les choses en main et décréta la nécessité d'exterminer ces « chèvres sauvages » inutiles et nuisibles pour la préservation des précieuses îles subtropicales.

L'année précédente, un organisme d'étude pour l'élimination des chèvres était venu et avait passé en tout et pour tout deux ou trois jours dans chaque île. En un temps aussi réduit, l'étude était demeurée sommaire, mais cela ne les avait pas empêchés d'évaluer les populations avec une marge d'erreur relativement réduite. Un grand coup de filet fut programmé. L'élimination totale serait mise en œuvre île par île, selon un programme qui s'étendrait sur plusieurs années. Et c'est ainsi qu'en août 1997, début août afin d'éviter la saison des typhons, l'équipe d'extermination arriva sur l'île.

Pour commencer, un enclos fut mis en place et piègea plusieurs centaines de chèvres vivantes. Enfin,

quand je dis vivantes, une fois parquées dans leur enclos, on attendit qu'elles crèvent de faim. Et pour faire bonne mesure, on empoisonna les mares qui se trouvaient à l'intérieur. Des battues au fusil de chasse furent aussi organisées.

Dans la lumière du matin, alors que les chasseurs, les scientifiques et les fonctionnaires de la préfecture de Tokyo criaient et couraient dans tous les sens, des silhouettes humaines apparurent sur la prairie, sur les hauteurs de l'île supposée inhabitée. Un homme les aperçut, alors qu'il venait de tirer un coup de fusil. Il commença à paniquer et envoya à ses acolytes déjà dispersés un peu partout le signal de cesser le feu. A travers ses lunettes de soleil, il avait bien vu deux enfants. Des petits enfants. Tous les deux torse nu, la peau très noire, brunie sous le soleil. Debout au point le plus haut du plateau, comme portant le soleil de feu sur leurs épaules. Malgré ses lunettes anti-UV, il ne distingua pas bien leur expression.

2

Qui êtes-vous ? Vous faites du camping avec vos parents ? commença par demander un homme. Un fonctionnaire de Tokyo d'une petite trentaine d'années responsable de l'opération d'éradication des chèvres. Depuis le pied du plateau rocheux, en faisant ce qu'il faut pour se faire entendre.

C'est interdit de camper ici, vous ne savez paaaaas ? demanda le fonctionnaire en insistant sur la finale. Sur tout l'archipel d'Ogasawara, partout ! Il prononça paaar-touuut ! Ils ne le savent pas, les adultes qui sont avec vous ? Les aduuulteeeh ? Ils ne le savent paaas ? Le fonctionnaire ne reçut aucune réponse, mais poursuivit

quand même. Même débarquer ici, c'est interdit, vous ne savez paaas ?

Son cri se dégonfla comme une baudruche et lui resta dans le gosier. Il aurait pu s'en rendre compte plus tôt, s'il les avait regardés sérieusement, mais les gamins n'étaient manifestement pas là pour faire du camping. Ils étaient sales à faire peur. Non seulement ils ne répondaient pas, mais ils les défiaient du regard.

Oui, ils les défiaient, tous. Le fonctionnaire de Tokyo, les hommes avec des fusils et tous les autres, du haut de leur promontoire, ils leur envoyaient leur mépris.

Et dans la main de l'un des deux, quelque chose brillait. Une lame.

3

Ce n'était pas son canif multifonctions que Touta tenait à la main, c'était une machette. Sans lâcher la lame qui brillait au soleil, il toisait le groupe qui était venu les envahir. Hitsujiko se tenait à demi cachée derrière lui, la main serrée sur la ceinture de son short, et comme lui défiait du regard les humains qui poursuivaient les chèvres. La bouche ouverte. Et de sa bouche ouverte, elle faisait bêêêh... mêêêh... d'une toute petite voix, comme un filet de vent qui passe. En utilisant sa gorge comme cavité de résonance. Touta, très sérieux, fouilla sa mémoire et chercha de toutes ses forces des paroles que les humains puissent comprendre. Repartez, dit-il.

Repartez, bande de cons ! Repartez !

Cela faisait près de deux ans qu'aucun mot n'avait franchi ses lèvres, à part pour s'adresser à Hitsujiko. Depuis le temps, en tant qu'êtres vivants venus

s'échouer là, tous deux s'étaient parfaitement adaptés à l'île. Toutes sortes de végétaux, de variétés d'insectes, de reptiles ou de mammifères arrivaient sur l'île au milieu de l'océan, apportés par les courants, à l'état d'œufs fixés sur des bois flottés ou de graines transportées dans les fientes ou sur les plumes des oiseaux. Mais quel que soit le vecteur par lequel ils accostaient, cela ne présageait en rien de leur capacité de survie. Et dans cet environnement isolé, tous les moyens étaient bons pour s'adapter, le bien et le mal n'entraient pas en ligne de compte. Cela faisait plus de deux ans que Touta et Hitsujiko avaient échoué là, autrement dit ils étaient déjà là quand avait eu lieu l'enquête sur les dégâts causés par les chèvres sauvages. Mais à l'époque, ils étaient restés cachés dans leur abri. Des intrus qui débarquaient comme ça tout à coup, c'était peut-être dangereux. Et d'abord, ils n'avaient aucune envie d'être découverts. Leur monde se trouvait ici, il n'existait aucun endroit qu'ils étaient censés devoir réintégrer.

Cette fois-ci, cela se passait de façon bien différente. Dès le début, la capture des chèvres s'était organisée dans une atmosphère de violence et de menace, puis il y avait eu les grondements des fusils. C'est ce qui avait fait sortir les deux enfants. Puis ils avaient vu, et ils avaient été vus. C'est ainsi que s'était opérée la rencontre avec l'un des groupes de chasseurs. Touta et Hitsujiko aussi furent capturés.

L'infériorité numérique était trop importante. Et puis, poursuivis par une dizaine d'hommes, cernés, ni Hitsujiko ni même Touta malgré sa machette ne savaient résister. Différence de taille, différence de poids, l'ennemi était tragiquement plus fort. Fuir dans les tranchées n'avait servi à rien. Les hommes lui avaient tordu le bras et pris sa machette, puis l'avaient plaqué par terre. Hitsujiko avait réussi à fuir mais s'était fait rattraper sur les rochers juste avant qu'elle ne saute à la

mer. Bande de cons ! gémit Touta, les mains vides, la joue écrasée contre le sol.

Les hommes avaient pris deux enfants inconnus sous leur sauvegarde, mais pour Touta et Hitsujiko, prendre sous sa sauvegarde était synonyme de capturer vivant. Un qui resta un moment perplexe, ce fut le responsable de la préfecture. Il interrompit temporairement l'opération, laissa sur l'île la plus grande partie des chasseurs en les chargeant de rechercher des indices qui pourraient aider à comprendre comment les enfants avaient pu se trouver là, et transféra Touta et Hitsujiko sur le catamaran resté amarré au large. Touta se débattit de nouveau quand on l'éloigna de l'île. Hitsujiko ne proféra pas un mot. Sur le bateau, le fonctionnaire de la préfecture commença par leur poser des questions. Où est votre père ? Votre mère ? Comment êtes-vous venus sur cette île ? Depuis quand êtes-vous là ? Est-ce qu'il n'y a que vous deux ? Dis ? Allez, quoi, dis... Euh... Bon ça suffit maintenant, tu vas répondre, oui ? Sans s'en rendre compte, il s'était mis à hurler. Les deux gamins crasseux ressemblaient à ceux qu'on voyait parfois dans les reportages à la télé, qui vivaient dans les bidonvilles de pays en voie de développement. Mais que mangent-ils donc ? Qu'est-ce qu'ils puent alors ! Cela lui donna une idée. Mais oui bien sûr ! Vous n'avez pas faim ? demanda le fonctionnaire. Il remplit un pot de *yakisoba* instantanées qu'il avait en réserve sur le bateau à la bouilloire électrique, ajouta l'assaisonnement, sortit deux canettes de jus de fruits de la glacière, les leur donna, bon, allez, c'est l'heure de déjeuner... Déjeunons, d'accord ? Puis il tendit le bol à Touta. Je n'en ai qu'un, mais vous allez partager, hein, quelque chose de chaud, ce sera tout de même mieux que du pain ou une boulette de riz, pas vrai ?

Touta s'empara du bol comme un voleur. L'odeur de la sauce Worcestershire attaqua violemment son odorat,

il se mit à manger en regardant le fonctionnaire de la préfecture d'un sale œil, droit dans les yeux. Il n'utilisait pas les baguettes jetables. Ce qui ne manqua pas de surprendre le fonctionnaire. Mais qui sont ces gosses, enfin ? Des enfants sauvages ? Ils ont été élevés dans une grotte par les chèvres ? Ah, je suis dans de beaux draps, moi... C'est pas ça qui va faire avancer le boulot.

Les exhausteurs de goût explosèrent dans la bouche de Touta. Son sens gustatif s'appuya sur sa mémoire pour inhiber son instinct de préservation et ordonna à sa bouche d'envoyer le tout au fond de son estomac. Quand il eut avalé à toute vitesse un tiers du bol en plastique, il le donna à Hitsujiko pour qu'elle mange aussi. En se léchant les doigts, il dit soudain au fonctionnaire :

Seulement tous les deux.

Quoi ? Il lui fallut quelques secondes pour comprendre que c'était la réponse à la question qu'il lui avait posée plusieurs minutes auparavant. Ah... Ah bon. Tiens, tu peux boire le jus d'orange. Bouge pas, je te l'ouvre. Touta ne détacha pas ses yeux de la canette pendant que l'homme soulevait l'anneau. Il avait déjà vu faire ce geste, mais le souvenir n'était que sensoriel, il lui manquait le savoir-faire. Les questions reprurent, mais il n'y en avait que très peu auxquelles il était capable de répondre. Il raconta la vie sur l'île, ce qui s'était passé sur l'île, dans un japonais chaotique, réfléchissant fort pour faire remonter les mots à sa mémoire. Il y a eu un tremblement de terre. Ce jour-là aussi, on était tous les deux. Il n'y a que Hitsujiko et moi. Donne-moi encore des trucs bons.

Attends un peu. Quand on arrivera à Chichijima, je te donnerai plein de bonnes choses.

Seul Touta répondait, Hitsujiko ne prononça pas un mot. Au point que le fonctionnaire se demandait si elle savait parler. Leur nom de famille, qui était ce qui

l'intéressait le plus, resta un mystère. Ce n'était apparemment pas parce qu'ils voulaient le cacher. Ils n'avaient pas l'air de mentir. Même si Hitsujiko avait fait un effort pour répondre, elle était trop petite quand elle avait échoué sur l'île, elle ne se rappelait rien. Même Touta, qui avait six ans à cette époque, avait tout oublié de la période avant son arrivée sur l'île. Aussi loin qu'il remonte dans ses souvenirs, Hitsujiko avait toujours été avec lui.

Un message radio vola vers le commissariat de police d'Ogasawara. La suite de l'enquête passait sous la responsabilité de la police, mais l'opération d'élimination des chèvres sauvages était reportée et les agents seraient réquisitionnés pour aider la police à chercher des éléments sur l'île jusqu'au lendemain soir. Un planing fut fixé, une fois à Chichijima, le fonctionnaire prendrait le bateau pour Tokyo en compagnie des deux enfants au passé inconnu répondant aux noms de Touta et Hitsujiko. En tant que responsable de son équipe, il devrait les accompagner.

Il leur fit passer un gilet de sauvetage à chacun. Mais les voir se balancer sur le pont du catamaran, fût-ce par mer calme, le rendait nerveux. Hé, vous n'allez pas tomber, hein ? Même avec ça sur le dos, si vous vous faites prendre dans l'hélice, vous êtes morts ! Ce n'est qu'après qu'il remarqua que leur façon de se balancer était étrange. Le garçon non, mais la silhouette de la fille semblait comme indistincte, trouble. Il ne la quittait plus des yeux. Ses bras avaient l'air de trembler, ses jambes avaient l'air de trembler, mais rien que l'on puisse distinguer en détail. C'était comme lorsqu'on regarde un cheval courir au galop, on ne peut pas dire quel sabot touche le sol, quel sabot est en l'air, devant, derrière, gauche ou droite, rien n'est clair. Eh bien là non plus, ce n'était pas clair. Il sentit une émotion monter en lui. Rien de logique à cela, mais il se sentait

coupable. Quelque chose lui était reproché par cette fille, Hitsujiko, enfin, pas tant par elle que par ses mouvements. Des mouvements des bras qui hachaient l'espace pour produire du sens. Il n'avait jamais vu ça, et cela lui faisait un tel effet qu'il ne pouvait détourner les yeux, fasciné.

L'impression d'avoir quelque chose à se reprocher ne disparut pas. Pénitence, s'entendit murmurer le fonctionnaire, sans s'expliquer pourquoi. Il faut que je fasse pénitence, oh oui !

Le fonctionnaire de la préfecture n'était pas affecté à l'extermination depuis le début du programme. Ce n'était qu'au printemps de l'année en cours que, par l'effet d'une mutation imprévue, il s'était soudain retrouvé en charge des problèmes environnementaux d'Ogasawara. Les chèvres, il n'en avait jamais entendu parler avant. Prenant la suite du dossier, il avait consulté d'énormes piles de documents, s'était farci la procédure d'enquête, mais n'avait pas réussi à se convaincre qu'il fallait nécessairement en passer par la chasse et l'abattage des chèvres devenues sauvages. Au lieu de les massacrer par pur anthropocentrisme, par pur égoïsme humain, ne pouvait-on plutôt rétablir la faune d'origine et chercher un moyen de les faire cohabiter ? Et s'il fallait vraiment les tuer, s'il n'y avait pas d'autre solution, n'y avait-il pas moyen d'élaborer une recette typique, comme la soupe à la tortue marine qui se consommait à l'origine à Ogasawara, et de la mettre sur le marché pour promouvoir le tourisme, ce serait tout de même plus productif, et plus respectueux des ressources, que de les abattre pour rien ! Il avait entendu dire qu'à Okinawa la viande de chèvre était prisée et avait donc étudié la possibilité de promouvoir une activité d'exportation de viande caprine vers Okinawa. Mais à vrai dire, les perspectives n'avaient pas été très encourageantes. En tout état de cause, forcer des

centaines de chèvres à mourir de faim dans un enclos ou les empoisonner ne l'emballait pas. C'était stupide, c'était cruel, mais on n'avait plus le temps d'organiser autre chose parce que l'opération était budgétée sur l'exercice fiscal de l'année précédente. Et qui est-ce qui se retrouve responsable ? C'est moi.

Magojima, « l'île Petit-Fils », et Otôtojima, « l'île Petit Frère », se profilèrent l'une et l'autre à l'horizon, puis Anijima, « l'île Grand Frère », du groupe principal de l'archipel d'Ogasawara. Le bateau passa entre Anijima et Nishijima, « l'île Ouest », puis, doublant sur bâbord Mikkatsukiyama, le « mont du Croissant de Lune », entra dans le port de Futami, sur Chichijima, « l'île Père », seule île à habitat permanent du groupe. L'horizon au large était parfaitement net, les flots tellement calmes que cela semblait étrange.

A 4 heures de l'après-midi, quand le bateau vint s'amarrer au quai, la police était déjà là à attendre avec un véhicule. Malgré la saison, du fait qu'Ogasawara se trouve à l'extrême est du Japon, le soleil se couchait tôt, mais il restait encore du temps avant le crépuscule. Les haies d'hibiscus, les bananiers, les papayers énormes et leurs fruits mûrs attiraient les vols de zostérops à lunettes. Ces fleurs et ces couleurs qui symbolisent le paradis des mers du Sud ne se trouvaient là que pour donner de la consistance à un rêve d'hommes, elles ne disaient rien du tout à Touta, qui pourtant appartenait lui aussi au monde subtropical. La voiture de police parcourut la large avenue qui longe le littoral, arriva au centre-ville quelques minutes plus tard et déposa les enfants au commissariat.

Quand on lui reposa exactement les mêmes questions que le fonctionnaire, Touta se fâcha. Il prit la main de Hitsujiko, et on vit le moment où il allait bondir du poste de police et s'échapper dans la rue. Le fonctionnaire de la préfecture, qui était parti en vitesse au supermarché acheter du chocolat, des boissons

lactées et plusieurs variétés de nouilles instantanées, revint juste à ce moment-là et répondit à sa place au policier. Il offrit aux enfants les victuailles dont il était chargé, comme s'il accomplissait ainsi une promesse. Ah oui, il a parlé d'un tremblement de terre, annonça-t-il aux policiers, tout en regardant du coin de l'œil Touta manger ses *ramen* à la sauce de soja directement au bol sans utiliser les baguettes.

Alors, c'est il y a deux ans. Le séisme causé par un volcan sous-marin.

Le commissariat d'Ogasawara lança formellement une enquête pour abandon d'enfant par responsable du devoir de protection. Le frère et la sœur avaient vécu au minimum deux ans seuls sur une île déserte. Depuis leur découverte, il était admis que Touta et Hitsujiko ne pouvaient qu'être frère et sœur, personne ne mit ce point en doute, pas plus le fonctionnaire de la préfecture que la police. Imaginer que ces deux enfants sur une île déserte pouvaient ne pas appartenir à la même famille et n'y être pas arrivés ensemble aurait encore plus compliqué les choses.

Au crépuscule, les lumières artificielles du quartier d'Omura, le plus animé de l'île, étaient si nombreuses qu'à leur sortie du commissariat Touta et Hitsujiko en eurent le tournis. Leur vision était brouillée, le paysage palpait comme si des centaines de fous bruns criaient à s'égosiller.

On les emmena au dispensaire, accompagnés du fonctionnaire de la préfecture, d'un policier et d'une dame, une employée administrative du commissariat. On vérifia très scrupuleusement leur état de santé, s'ils avaient des maladies, des carences, ainsi que leur niveau d'éveil mental. On leur trouva des vers, on leur injecta un vermifuge. Hitsujiko semblait légèrement retardée, mais dans l'ignorance de son âge exact il était difficile d'établir un diagnostic.

A partir du lendemain, ils passèrent leurs journées à faire l'aller-retour entre le commissariat, le bureau de l'administration publique et la mairie d'Ogasawara. Les recherches dans l'île n'avaient rien donné. La police enquêta auprès du syndicat des pêcheurs. Et on éplucha les rapports des gardes-côtes, en vain. On chercha de toute urgence un lieu qui puisse les accueillir légalement. Deux enfants sans famille, vraisemblablement abandonnés... Peut-être étaient-ils rescapés d'un naufrage, mais comment en avoir la preuve ? On ne pouvait tout de même pas laisser ces enfants indéfiniment sans aucun droit. Par sentiment de morale humanitaire, il fut décidé de leur attribuer un état civil.

Un état civil pour tous les deux, Touta et Hitsujiko.

Adresse : préfecture de Tokyo, municipalité rurale d'Ogasawara, communauté de Chichijima, district de Nishi. Conformément à la loi, c'était le maire du lieu de leur découverte qui devait leur donner un nom. Ce fut donc le maire d'Ogasawara qui leur décerna le nom de famille de Nishitate. *Nishi* comme 西, « Ouest », le nom du district administratif auquel était rattachée l'île où ils avaient été trouvés, et *Tate* 館, un caractère rare pour « pavillon, demeure, manoir ». Pour leurs prénoms, comme on ne savait pas avec quels caractères ils s'écrivaient, on préféra éviter de se tromper et on les enregistra simplement comme Touta et Hitsujiko, en caractères syllabiques phonétiques.

Et c'est ainsi que le 11 août 1997 débuta l'existence légale de Nishitate Touta et Nishitate Hitsujiko, Touta du Pavillon de l'Ouest et Hitsujiko du Pavillon de l'Ouest. Le fonctionnaire de la préfecture leur avait évité d'être envoyés dans un orphelinat en métropole. Car du fait qu'il n'y avait aucun établissement adéquat sur l'île de Chichijima, conformément à la loi sur la protection de l'enfance, ils auraient dû être remis à une institution de la municipalité de Tokyo intra muros. Mais

le fonctionnaire s'était dit que les envoyer à mille kilomètres au nord d'Ogasawara n'était pas exactement aller dans le sens de la protection de ces enfants, alors qu'ici se trouvaient peut-être encore des traces de leur passé susceptibles de leur faire recouvrer la mémoire. Décidément, quelque chose ne passait pas, comme le fait d'exterminer des chèvres devenues sauvages sous prétexte de protection de la nature parce que l'homme trouvait cela à sa convenance. Oui, c'est ça, c'est ma pénitence à moi. Il les inscrivit à l'école primaire d'Ogasawara pour la rentrée du printemps suivant. Physiquement, c'était du moins évident pour Touta, mais sans doute Hitsujiko aussi, ils avaient l'âge requis. Il insista pour faire valoir leur droit à l'éducation obligatoire. Et nul besoin de réfléchir longtemps pour comprendre qu'une école d'Ogasawara à classe unique, avec des effectifs qui ne dépassaient pas la dizaine d'élèves, où l'idée de compétition était inconnue et où ils pourraient grandir en toute sérénité, était la meilleure solution. Il se trouvait justement qu'on fêtait le cinquantième anniversaire de la loi dite de protection de l'enfance et qu'à cette occasion la formule était répétée à l'envi : « Soutenir fermement et chaleureusement l'autonomie des enfants ». Cela encouragea grandement le service de protection de l'enfance de la préfecture à admettre l'argument. Le problème était plutôt : mais qui va s'occuper de ces deux enfants supposés âgés de six ans révolus ? Le souci n'était pas vraiment financier, car ils répondaient aux critères d'une allocation de soutien de vie quotidienne, mais malheureusement aucun appartement répondant aux normes en vigueur dans le parc de logements sociaux de la commune rurale d'Ogasawara ne se trouvait disponible.

Un couple d'une cinquantaine d'années, qui avait tenu des chambres d'hôtes mais venait de les fermer, proposa à la mairie de céder une chambre à Touta et Hitsujiko et de s'occuper d'eux. Ils habitaient le quartier

d'Okumura et s'appelaient M. et Mme Yoshizaki. La femme était née en 1944 de parents rapatriés de force en métropole. Elle était revenue en 1970, moins de deux ans après la restitution de l'archipel au Japon par les Américains, pour récupérer ses droits de propriété sur un terrain à Chichijima dont elle avait hérité de ses parents. Son époux, en revanche, n'était pas lié à l'histoire de l'île d'avant-guerre et n'était que l'un de ces nouveaux habitants installés sur l'archipel depuis le rétablissement de la souveraineté japonaise. M. et Mme Yoshizaki ne comptaient pas adopter les enfants, mais voulaient bien leur servir de famille d'accueil, par pitié pour ces pauvres petits qui n'avaient personne sur qui compter.

D'ailleurs, le couple habitait non loin de l'école maternelle. Dans la journée, Touta et Hitsujiko étaient confiés à l'école maternelle de Chichijima, grande section, dans la classe des Ficus. Dans le quartier d'Okumura se trouvait une boutique de matériel de plongée sous-marine. Tous les matins et tous les soirs, en allant et en revenant de l'école, Touta et Hitsujiko croisaient des plongeurs. Des voitures chargées de bouteilles d'air comprimé passaient dans la rue. C'était la saison touristique. On leur avait acheté de nouveaux vêtements et de nouvelles chaussures, ils avaient des tee-shirts imprimés *Le Paradis des plongeurs*, *I Love Bonin*, *J'aime la Terre J'aime Ogasawara*, et d'autres du même acabit. L'appellation *Bonin* venait du nom *Boninjima* que l'archipel portait à l'époque d'Edo, ce qui, déformé par l'accent local, signifiait « îles désertes ». Le nom était passé en anglais : *Bonin Islands*. Mais l'endroit n'était plus désert, et si Chichijima avait un jour ressemblé au village abandonné sur l'île des chèvres, ce n'était plus le cas.

Le silence de Touta et Hitsujiko faisait un sacré contraste avec le bourdonnement incessant de l'école. Encore Touta savait-il faire face à un interrogatoire un

peu sec. Hitsujiko, non. Elle ne s'éloignait jamais de Touta, qui passait pour son grand frère. Elle le suivait même aux toilettes, et les maîtresses eurent vraiment du mal à l'en dissuader. Tu vois, il y a les cabinets pour les garçons et les cabinets pour les filles. Toi, tu dois faire pipi dans les cabinets où il y a une petite fille dessinée. Hitsujiko, tu dois y aller toute seule, tu as compris ? Non. Hitsujiko ne comprenait pas. Mais elle ne pleurait pas, ne criait pas, ne se débattait pas. D'humeur toujours égale, elle ignorait les maîtresses et accompagnait Touta aux toilettes des garçons, ou faisait rapidement ses besoins à l'extérieur, sur le bord de la route, sous les pandanus.

Quand arriva le mois de septembre, les touristes se firent soudain moins nombreux. C'était la saison des typhons. Au gré de l'approche des formations dépressionnaires, il arrivait que la liaison maritime avec le quai Takeshiba à Tokyo ou avec l'île Hahajima, « l'île Mère », soit annulée. Les bulletins météo étaient affichés devant la mairie et un peu partout dans les rues. Il y avait aussi des annonces au micro ou par haut-parleur : « Ici Prévention Ogasawara... » Un jour, on annonça le passage d'un typhon de grande ampleur qui s'était formé plus au sud, en zone tropicale. Par mesure de précaution, les habitants autour du port de Futami étaient invités à fermer leurs volets et à se barricader dans leurs maisons. Jusque tard dans la nuit, Touta et Hitsujiko entendirent les coups de marteau des gens qui clouaient des planches pour consolider tout ce qu'il était possible de consolider. La pluie poussait les murs comme à pleines mains. Au lever du jour, un vent d'une puissance extraordinaire soufflait, le typhon serait au plus près dans l'après-midi, annonça-t-on.

Un chien aboya. A 8 heures et demie du matin, après le petit-déjeuner, quand M. et Mme Yoshizaki furent retournés à leurs travaux de consolidation, Touta prit la

main de Hitsujiko et lui fit signe : Hitsujiko, allons-y ! Ils voulaient recevoir le vent et la pluie. Sentir la force du vent sur leur corps. Ils sortirent du côté de la baie, il n'y avait aucune voiture dans la rue. Ils marchèrent vers le sud-est en laissant la rue puis les quais à main gauche. Ils entendaient le bruit du vent, ils entendaient le bruit de la pluie, ils entendaient le bruit des vagues. Un chien aboya, d'autres lui répondirent. Au loin vers le stade et en ville. Touta serra la main de Hitsujiko dans la sienne. Ils ne seraient pas emportés par le vent. Hitsujiko répondit au vent en imitant les chiens. Woon ! Woon ! Ils restèrent plusieurs minutes immobiles à regarder les abeilles qui continuaient, même par un temps pareil, à butiner les bougainvillées.

Ils continuèrent sur la route de la côte jusqu'à Omura et l'avenue plantée de palmiers. Aucun humain n'était visible sur l'artère principale d'Ogasawara. L'animation de la saison touristique avait disparu comme un rêve, chambres d'hôtes et boutiques se jouxtaient vainement, même les cafés et les restaurants avaient fermé leurs volets, baissé leurs rideaux de fer. Pas une porte, pas une fenêtre qui ne fût barricadée. Les lourdes planches clouées en prévision du typhon effaçaient toute odeur de vie. Les humains étaient totalement invisibles. Pas un seul touriste, pas un seul îlien n'avait mis le nez dehors. Ce matin-là, devant les yeux de Touta et Hitsujiko, le quartier touristique avait changé de couleur, comme s'il retenait sa respiration.

La violence de la tempête apportait la mort aux arbres plantés en bordure de la route. Touta poussa un aboiement comme quand la terre gronde, quelque chose qui venait du fond de son corps de huit ans, de ses tripes. Au milieu de l'avenue déserte, il restait debout, avec Hitsujiko. Il n'y avait personne. Seulement eux deux. Exactement comme dans le monde fini du village abandonné.

Et c'est ainsi que Touta découvrit au cœur de Chichijima et de sa population permanente à quatre chiffres, une autre ville, déserte celle-là. Il venait de découvrir le secret de Chichijima. Avec Hitsujiko.

4

Les badamiers sortaient leurs feuilles nouvelles. Touta et Hitsujiko firent leur première rentrée scolaire en avril 1998, le printemps où fut achevé le splendide hall d'attente destiné aux passagers de l'*Ogasawaramaru*, peu après l'inauguration du môle de Futami. Tous deux s'adaptaient peu à peu à la vie sur Chichijima.

Ils n'étaient pas devenus d'adorables bambins, mais disons que les soupirs désespérés des éducateurs comme des époux Yoshizaki, leurs colères, leurs désarrois, avaient considérablement diminué.

L'école primaire se trouvait avec le lycée municipal derrière le quartier d'Omura, sur une élévation qui surplombait le port et la zone d'activité de Chichijima, à proximité de l'annexe de la préfecture. La cloche sonnait à 8 heures du matin. Un carillon de quatre notes grêles, métalliques, sortant de haut-parleurs qui ne se préoccupaient pas de faire dans le naturel, un Westminster totalement à côté de la plaque, sans le moindre soupçon d'harmonie.

Il n'y avait pas de cantine, à midi les enfants mangeaient le repas qu'ils apportaient. L'école disposait d'un frigo pour chaque classe, mais compte tenu du climat subtropical, certaines mamans préféraient apporter un repas à la dernière minute, pour qu'il ne s'abîme pas. En calculant l'heure de la fin de la classe du matin. Touta et Hitsujiko n'avaient pas de maman,

mais Mme Yoshizaki leur apportait leur bentô fait maison à midi tapant.

Mme Yoshizaki était une cuisinière experte. Du temps où elle tenait ses chambres d'hôtes, elle préparait elle-même les repas du matin et du soir pour ses clients, et même celui de midi si on lui en faisait la demande, avec les produits de saison de l'île, des mets variés, copieux, équilibrés, qui lui valaient grande réputation. Mis à part à la morte saison, ses chambres d'hôtes marchaient fort bien. Son mari était pêcheur, et les produits de la mer frais pêchés qu'on trouvait tous les jours sur sa table avaient beaucoup de succès. Pourtant, quand elle était arrivée sur l'île, ce n'est pas patronne de chambres d'hôtes qu'elle envisageait de devenir. En 1970, quand, âgée d'une petite vingtaine d'années, elle avait mis pour la première fois de sa vie le pied sur l'île, se prévalant d'être l'enfant d'une famille rapatriée de force pendant la guerre, ce qu'elle avait en tête, c'était la terre et la maison que ses grands-parents y possédaient à l'époque. Lors de l'évacuation générale, on leur avait dit qu'ils seraient revenus dans trois mois. On les avait autorisés à emporter trois balluchons pour tout bagage, répétait son père chaque fois qu'il avait un coup dans le nez. Trois balluchons et puis c'est tout, saloperie ! On était des propriétaires, des nantis, et voilà que tout l'archipel est devenu américain, parfaitement ! Ces salauds nous ont tout volé. On avait des maisons à notre nom, des terrains, ils nous ont tout pris, et quand est-ce qu'ils comptent nous les rendre ? Dans trois mois, tu parles ! Après ça a été dans trois ans et je parie qu'au bout de trente ans ils ne les auront toujours pas rendus, on est coincés ici jusqu'à la fin des temps, je vous le dis.

Dans les faits, les îles d'Ogasawara furent restituées au Japon après vingt-trois ans d'occupation militaire américaine. Son père n'apprit jamais la nouvelle, il était mort. Il n'avait aucune famille en métropole, la vie y

était trop dure, il se pendit le même hiver où le catcheur Rikidôzan fut poignardé¹.

Sa mère tomba malade l'année de sa majorité, puis mourut dans un état de maigreur effrayante. Sa fille survécut et travailla. Elle travailla comme une bête de somme du matin au soir dans une usine de systèmes automatiques, pièce du système elle-même, en se répétant comme une formule magique : « J'ai une maison à Ogasawara, j'ai une terre à Ogasawara. » Puis un jour, elle entendit dire que l'archipel d'Ogasawara revenait enfin sous souveraineté japonaise.

Un an et demi plus tard elle débarquait à Chichijima. Mais son terrain ne se présenta pas tout à fait comme dans son rêve. Il était resté à l'abandon tout au long de l'occupation américaine, la maison s'était effondrée, pourrie à cœur, les champs étaient retournés à la jungle. Telle était la terre de ses ancêtres, la propriété de sa famille. Assurément, c'était grand, mais que pouvait-elle en faire ? Comment remettre tout ça en culture avec ses frêles bras de femme ? Elle défricha une petite parcelle, mais sa première récolte fut entièrement dévorée par des escargots africains géants de dix centimètres de diamètre. A la fin de la saison des pluies il ne restait rien. Finalement, elle vendit son terrain à la municipalité par l'intermédiaire de la Coopérative de matériel et de développement agricole et se retrouva avec une coquette somme en sa possession. Elle emménagea dans le quartier nord qui venait d'être viabilisé et trouva un emploi en cuisine dans un restaurant local, ce qui lui permit d'étoffer son réseau de connaissances parmi les habitants du lieu. C'est là qu'elle rencontra Yoshizaki, qui venait de s'installer sur l'île. Il avait le même âge qu'elle, il était natif d'Onahama dans la préfecture de Fukushima. Il avait travaillé comme pêcheur dans sa ville natale après

1. Décembre 1963. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

le lycée, mais il avait envie de voir ailleurs et avait déménagé à Chichijima. Il s'était placé comme apprenti auprès d'un vieux pêcheur, un pur natif d'Ogasawara qui était revenu sur l'île dès la première vague des retours. Il pêchait avec lui sur son bateau et apprenait à se familiariser avec les mers du Sud.

Ils se marièrent, une fille leur naquit, et quand celle-ci fut sevrée, ils ouvrirent des chambres d'hôtes. Mme Yoshizaki avait les fonds nécessaires et le tourisme sur l'île n'était pas encore vraiment développé, à peine balbutiant, elle pouvait gérer son affaire tout en élevant un enfant en bas âge. C'est avec ses clients qu'elle avait perfectionné son talent culinaire. Elle avait appris des plats japonais, occidentaux et chinois. Leur fille avait quitté l'île après le lycée, s'était mariée et vivait maintenant à Kagoshima. Quand elle avait eu cinquante ans, Mme Yoshizaki avait fermé ses chambres d'hôtes et pris un travail à l'office de tourisme.

Touta et Hitsujiko allaient à l'école de quartier d'Okumura, cartable au dos. Le visage de Chichijima se modifiait au fil des saisons devant les yeux des deux petits écoliers. Une fois passée la « semaine d'or » et ses foules de touristes de la métropole débarqués pour assister au spectacle des baleines à bosse tout droit arrivées de l'océan Arctique, dès mi-mai, la saison des pluies commençait. Les pluies de mai, comme on les appelait ici, arrosaient l'île sans discontinuer. Sous l'effet des conditions dépressionnaires, les arbres se chargeaient d'eau. Un soir de juin, Touta et Hitsujiko apprirent qu'un être vivant se préparait en prévision de la fin de la saison des pluies. Il n'était pas encore l'heure du repas quand Mme Yoshizaki vint trouver les deux enfants dans leur chambre, l'une des anciennes chambres d'hôtes, vérifia que la fenêtre était bien fermée, tira le rideau, et leur dit qu'il ne fallait surtout pas allumer la lumière. Parce qu'« ils » allaient venir.

Qui ça ? demanda Touta.

Les termites, répondit Mme Yoshizaki. Avec les fenêtres fermées, il faisait chaud et humide à l'intérieur. Dès que le soleil était couché, des essaims de termites ailés attaquaient les hameaux de l'île, à la recherche de nouveaux nids, la fin de la période des pluies correspondant à la saison de reproduction des coptotermes de Formose. Les coptotermes en phase ailée formaient des nuages d'une quantité phénoménale d'individus qui s'abattaient sur la ville, recouvrant tout jusqu'à rendre inutile l'éclairage urbain. Les habitations étaient menacées. C'est pourquoi tous ceux qui savaient à quel point ces essaims de termites volants étaient indissociables de la vie à Chichijima se calfeutraient en fermant les volets et en éteignant les lumières, ou au moins en aveuglant les ouvertures avec d'épais rideaux.

Tenez, regardez ! dit Mme Yoshizaki en soulevant légèrement le rideau qu'elle avait tiré pour montrer le spectacle à Touta et Hitsujiko. Hitsujiko se plaqua contre la fenêtre, les mains sur la vitre, Touta derrière elle, sa poitrine contre ses épaules. Des nuages de points noirs voletaient autour des lampadaires de la rue. Des milliers, des dizaines de milliers de termites ailés dansaient. Vous aussi, faites très attention, leur dit Mme Yoshizaki. Quand ils s'accrochent, c'est répugnant, et si vous vous laissez submerger, ils peuvent vous étouffer. Ils volent comme ça pendant deux heures, et après ils perdent leurs ailes, mais ça aussi c'est mauvais comme tout, ça peut donner de l'asthme. Hitsujiko ne pouvait détacher ses yeux des termites. Les deux mains contre la vitre comme pour la repousser, elle se déplaça en rampant sur le verre. Elle portait un pansement sur le dos de sa main gauche.

Et sur la chaussée, c'est autre chose mais tout aussi répugnant, une vraie infection de crapauds. Evidemment, ils sortent avec tous leurs copains pour faire un

festin de termites, c'est le grand banquet de la fin de la saison des pluies, mais depuis des décennies que j'assiste au spectacle, je n'arrive toujours pas à m'y habituer. Demain, les voitures vont les écraser et les rues seront tapissées de cadavres de crapauds complètement raplapla, une infection ! Une horreur ! Et d'ailleurs il y a de tellement de termites qu'ils ne suffisent pas. Moi, si j'ai arrêté les chambres d'hôtes, c'est un peu à cause des termites. Ils s'étaient mis dans le bois de la maison, on les a fait exterminer bien comme il faut, mais s'il y avait eu des dégâts, hein... Moi, à chaque typhon, j'étais rudement inquiète, tout de même. Parce qu'avec les clients, c'est une responsabilité. Et le matin ! D'abord, moi, j'ai été traumatisée à l'époque quand j'ai vu ma maison complètement effondrée. Un traumatisme, on dit. Trau-ma-tisme. C'est un peu compliqué comme mot, c'est sûr. Mais ces essaims de termites, ils viennent grignoter les maisons petit à petit et cric cric croc et cric cric crac. Ils envahissent les maisons et s'y installent comme dans leurs termitières.

— Ils habitent dans les maisons ? demanda Touta.

— Pas dans les chambres, bien sûr. Entre le dehors et le dedans, dans les murs et les planchers.

Hitsujiko acquiesça du menton.

— Regarde, Touta, les insectes dansent, dit-elle. Ils tournent...

— Oh oui, ils tournent... répondit Mme Yoshizaki, ça tourne et ça tourne...

Hitsujiko acquiesça de nouveau.

Nonobstant un vocabulaire limité, une rhétorique et une syntaxe assez particulières, au bout de quelques mois d'école, Hitsujiko avait commencé à parler. Ses premières conversations avaient été avec Mme Yoshizaki, leur mère d'accueil. Puis cela avait porté ses fruits. A l'école, le nombre de ses interlocuteurs s'était accru, et de façon générale, maintenant elle répondait quand

on lui adressait la parole et n'était plus en difficulté, même pour suivre la classe. Elle comptait tout, à tout bout de champ. Un, deux, trois. Un, deux, trois. Les élèves de sa classe : un élève, deux élèves, trois élèves. Les maîtresses : une maîtresse, deux maîtresses, trois maîtresses. Les lézards verts : un lézard, deux lézards. Les lézards verts couraient sur l'escalier en pierre à côté de l'école. Elle avait commencé à prendre goût aux mots qu'elle apprenait. Ce n'est pas qu'elle récupérait la fonction du langage, en réalité la parole ne lui avait fait défaut que parce qu'elle n'avait pour ainsi dire besoin de communiquer avec personne à part Touta, avec qui la communication n'avait presque pas besoin des mots. Mais à présent, elle s'ouvrait à la socialité.

Concrètement parlant, en trois ans Hitsujiko réussit à acquérir les capacités de communication d'un enfant de son âge, certes un peu taciturne, mais à peine. Elle n'était pas attardée du point de vue des capacités cognitives. Elle maîtrisait sans problème le programme de base en japonais, en calcul et en sciences, et en travaux manuels son expressivité était excellente. Les soucis qu'on avait eus pour elle à son entrée à l'école s'étaient avérés infondés, elle n'était pas bavarde, certes, mais chantait tous les matins l'hymne de l'école avec les autres, de sa voix si particulière. Elle chantait, et s'était familiarisée avec tous les élèves avec qui elle était en contact.

Touta, lui, ne chantait pas. Il ne chantait pas et il ne s'en apercevait même pas.

Le jour de la rentrée en quatrième année d'école primaire. Un nouveau maître arriva à Ogasawara. Je m'appelle Sadogawa Shunichi et je suis votre nouveau maître, dit-il. Il écrivit son nom à la craie sur le tableau noir, en caractères chinois : 左土川俊一. Il fit l'appel des élèves : Saï... non pardon, Nishi... Nishitate Touta, et aussi Nishitate Hitsujiko, et il les regarda pour

mémoriser leurs visages. Puisque vous avez le même nom, je vais devoir vous appeler par vos prénoms... Eh bien, faisons comme ça pour tout le monde, et moi, vous m'appellerez monsieur Shunichi.

L'emploi du temps de la semaine affiché dans la salle de classe, dans le couloir les nouveaux mots appris, tracés d'une belle écriture vivante et bien formée, les cocoricos du coq dans son poulailler à côté de la rue en pente, et la nouvelle rumeur à la mode, selon laquelle tous les jours à 13 h 13 de la nuit, les yeux de Sontoku Ninomiya, la statue de bronze qui se dressait dans la cour de l'école, se mettaient à briller et à lancer une lumière rouge. Parce que la pendule dans la salle des maîtres, même qu'après le 12, elle marquait 13 heures aussi. C'est même pas vrai ! T'as qu'à venir voir, cette nuit ! Défi chocottes ! Dans la cour de l'école, Touta frappait dans le ballon de foot tout en écoutant les conversations des autres élèves. Dribble, blocage du ballon avec le talon, shoot. Le filet de pêche qui servait de filet de but crissait comme un moteur hors-bord. Touta était agile, et il avait une force musculaire bien supérieure à celle des autres enfants de l'école. Il était plus grand aussi. Rien d'étonnant, à vrai dire, il venait d'entrer en quatrième année de primaire alors qu'il avait déjà douze ans.

Le maître, qui ignorait tout de la petite enfance de Touta et Hitsujiko, fut mis au courant. Apprendre qu'ils étaient frère et sœur fut une surprise. Vous les avez eus très proches l'un de l'autre ? Touta en avril et Hitsujiko en mars de l'année suivante, peut-être ? Ou des faux jumeaux, alors ? Monsieur, vous savez, je ne suis pas leur mère, expliqua Mme Yoshizaki quand elle vint apporter leur bentô. Je m'occupe d'eux, c'est tout. Touta et Hitsujiko n'ont pas de parents. Ces enfants n'ont aucune autre famille. Ni père ni mère ? Ici à Chichijima, Mme Yoshizaki leur tenait lieu de mère, mais d'un point de vue légal, ils n'étaient pas adoptés.

Elle était leur bienfaitrice, à titre gratuit ou presque. Ces circonstances en elles-mêmes auraient été suffisantes pour que le maître garde un œil sur ces deux enfants, mais même sans cela, d'un simple point de vue de pédagogie, plusieurs détails lui avaient fait déceler en Touta un élève à part. En premier lieu, cet enfant chantait dramatiquement faux. En chœur cela passait inaperçu, mais s'il lui demandait de chanter seul, c'était franchement grotesque. Quand ils avaient répété l'hymne national en prévision de la fête de l'école, il s'était tu en plein milieu et on avait entendu une rumeur dans la salle de musique.

— Touta, c'est par opinion politique que tu ne peux pas chanter le *Kimi-ga-yo* ? lui demanda le maître.

— J'y comprends rien... répondit Touta.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

— Comment on chante. C'est difficile.

Peu à peu, le maître comprit que ce n'était pas qu'il chantait faux. D'abord, il ne faisait aucun progrès, et pourtant, il en avait passé, des heures, à répéter en chœur avec les autres enfants. C'était aussi bien la mélodie qui déraillait complètement que le rythme qui ne ressemblait à rien. Dehors, les monticoles bleus chantaient, et le maître se disait, c'est comme les humains qui sont incapables d'imiter le chant des oiseaux, on a beau écouter et réécouter à l'infini, la tonalité de leur chant nous échappe, Touta c'est exactement pareil. Il ne perçoit pas le chant, il ne le comprend pas, c'est peut-être dans ses oreilles ?

Quelque chose d'encore plus troublant se produisit en dessin. Il avait demandé aux élèves de dessiner les enfants des petites classes qu'ils voyaient faire du sport et courir dans la cour. Il leur avait bien recommandé de faire figurer au moins un personnage quelque part dans leur dessin. Mais non seulement le dessin de Touta était très pauvre d'un point de vue technique, mais on ne

voyait pas le moindre personnage humain dans ce paysage d'école. Quand tous les dessins de la classe furent exposés, le maître profita de l'heure de ménage pour poser la question à Touta. Pourquoi tu n'as pas écouté ce que j'avais dit ? Puisque la leçon consistait à dessiner les enfants des petites classes qui faisaient du sport dans la cour, il fallait dessiner exactement ce que tu voyais et les représenter sur ta feuille, pourquoi tu ne l'as pas fait ? Ce à quoi Touta répondit : Je sais, c'est pour ça que je n'ai rien dessiné d'inventé, j'ai dessiné ce que je voyais sans rien inventer.

Je ne comprends pas, Touta... Ton dessin ne comporte aucun personnage, et tu dis que c'est exactement ce que tu as vu ?

Quelques secondes de silence s'écoulèrent, puis Touta leva la tête.

Parce que les gens disparaissent tout le temps, tous.

Le maître profita d'un week-end prolongé pour inviter Touta chez lui. Sadogawa Shunichi avait le sentiment que Touta lui soumettait un mystère à résoudre. Ou plus précisément, c'était comme si Touta lui tendait un indice pour résoudre le mystère qui emplissait sa vie à lui, et il n'était pas question pour lui de se dérober. Touta apportait un indice au problème dont il avait hérité en troisième année de faculté, à moins qu'il ne l'ait déterré lui-même en creusant inconsciemment à la pelle. Shunichi possédait cinq cents mystérieuses cassettes audio. L'idée lui était venue de les faire écouter à Touta, et il n'eut de cesse de mettre ce projet à exécution. Les mots tournaient sans fin dans sa tête. Parce que les gens disparaissent tout le temps, tous. Effectivement, c'est exact, c'est tout à fait vrai, les hommes disparaissent. Ils disparaissent, en laissant un souvenir ou un mystère, comme une mauvaise blague.